

TROISIEME PARTIE

LES EXPLOITS DE ROCAMBOLE

Le brick de commerce français *la Mouette*, faisant route de Liverpool au Havre, filait deux nœuds à l'heure.

— Bon temps, bonne brise, vent arrière! murmurait le capitaine avec satisfaction en se promenant sur le pont du navire, et envoyant au ciel les spirales bleues de la fumée de son cigare. Si cela continue douze heures encore, nous entrerons demain matin dans le port du Havre que *la Mouette* n'a pas revu depuis quatre ans.

— Vraiment, capitaine, vous n'avez pas vu la France depuis quatre années?

Cette question venait d'être faite par un passager, qui, se promenant également de long en large sur le pont, mais en sens inverse, s'était trouvé face à face avec le capitaine et avait entendu son exclamation.

— No, sir, répondit ce dernier, ce qui, en anglais, est-il besoin de le dire? signifiait: Non, monsieur.

Or, bien que la question lui eût été adressée en français, le capitaine était excusable de répondre en langue britannique, si on envisageait le personnage qui venait de se faire son interlocuteur.

C'était un jeune homme de taille moyenne, de vingt-six à vingt-huit ans, blond, d'une figure agréable, distinguée, mais empreinte de ce masque de froideur qui caractérise les fils de la hantaine Albion. Sa mise était bien celle d'un Anglais en voyage: pantalon à grands carreaux gris et noir, collant, plaid écossais enroulé autour d'un paletot court à vastes poches et de couleur roussâtre, casquette conique à longs rubans flottant sur les épaules, gibernière de voyage après laquelle étaient suspendus pêle-mêle un dictionnaire anglais-français, une longue-vue, un étui à cigares et une petite gourde emplies de rhum. Il portait en outre, placée sur son avant-bras gauche, une grande couverture, ce vade-mécum éternel du voyageur britannique.

— Oh! dit-il avec un léger accent qui trahissait l'insulaire, mais en très bon français néanmoins, vous pouvez vous dispenser, capitaine, de me parler anglais. J'habite Paris chaque hiver.

Le capitaine s'inclina.

— Ainsi, poursuivait le jeune Anglais, vous revenez sans doute de l'Australie ou de l'Amérique du Sud?

— Je viens de Chine, sir.

— Et vous êtes du port du Havre?

— Natif d'Ingouville.

— Ainsi, vous pensez que demain nous entrerons dans le port?

— A moins de malheur... ou d'un grain.

Et le capitaine braqua sa longue-vue tour à tour sur les quatre points cardinaux.

— Le ciel est bleu comme un lac d'indigo, dit-il; je vais remettre le commandement à mon second et aller me coucher. Voici six heures du soir. J'étais de quart la nuit dernière, et je meurs de sommeil. Bonsoir, sir Arthur.

— Bonsoir, capitaine.

Le commandant de *la Mouette* et le jeune homme qu'il venait de nommer sir Arthur se séparèrent en se saluant.

Le premier transmit le commandement à son second, l'autre demeura sur le pont, et s'accouda tout rêveur au bastingage.

— Ma parole d'honneur! murmura-t-il en attachant un regard ardent vers l'horizon du sud, que la lune éclairait en plein, je ne suis ni sentimental ni poétique, j'ai toujours eu un assez beau dédain pour ceux qui chantent les douleurs de l'exil, les charmes de la patrie lointaine et désirée, et pourtant le cœur me bat rien qu'à la pensée que demain je serai au Havre. Quelle folie! Serais-je donc réellement un Anglais, un gentleman pur sang, s'intéressant aux courses d'Epsom, à un roman de Charles Dickens, écrivant de petits vers dans le journal de son comté et rêvant d'épouser une miss vaporeuse aux bras rouges, aux yeux bleus, aux cheveux garotte, et revenant de son troisième voyage autour du monde? Non, rien de tout cela. Le cœur me bat, parce que demain je serai au Havre et que le Havre n'est qu'à cinq heures de Paris...

Et sir Arthur prononça ce mot avec toute l'émotion d'un fils qui dirait tout bas le nom de sa mère.

— Paris! reprit-il, ô la terre des audacieux et des forts, des penseurs et des soldats! Paris! ô la patrie de tous ceux qui ont au cœur une étincelle de domination, dans le cerveau une lueur de génie... J'ai passé quatre années enveloppé dans ce broillard anglais dont l'humide étreinte finit par tuer, — et pendant quatre années, à toute heure, à chaque minute, je n'avais qu'à fermer les yeux pour revoir en songe, et comme en un céleste éblouissement, ce Paris nocturne ou resplendissant de soleil, cet Eldorado qui commence à *Torloni* pour finir au *Bois* et déroule, au soleil des Champs-Élysées, ses chevaux et ses équipages tout constellés de femmes jeunes, élégantes et belles, comme on en chercherait en vain par tout le reste de la terre.

Sir Arthur soupira. Puis il reprit ainsi son monologue:

— Oui, j'ai passé quatre années à Londres, cultivant la vertu comme un bourgeois du Marais cultive un pot de réséda, vivant modestement de mes dix mille livres de rente, n'ayant pas même un cheval de selle, dînant en ville, allant prendre, le soir, une tasse de thé chez des marchands de la Cité, qui me lorgnaient tous pour leur fille... Une année encore, et sir Arthur, gentleman anglo-indien, épou-